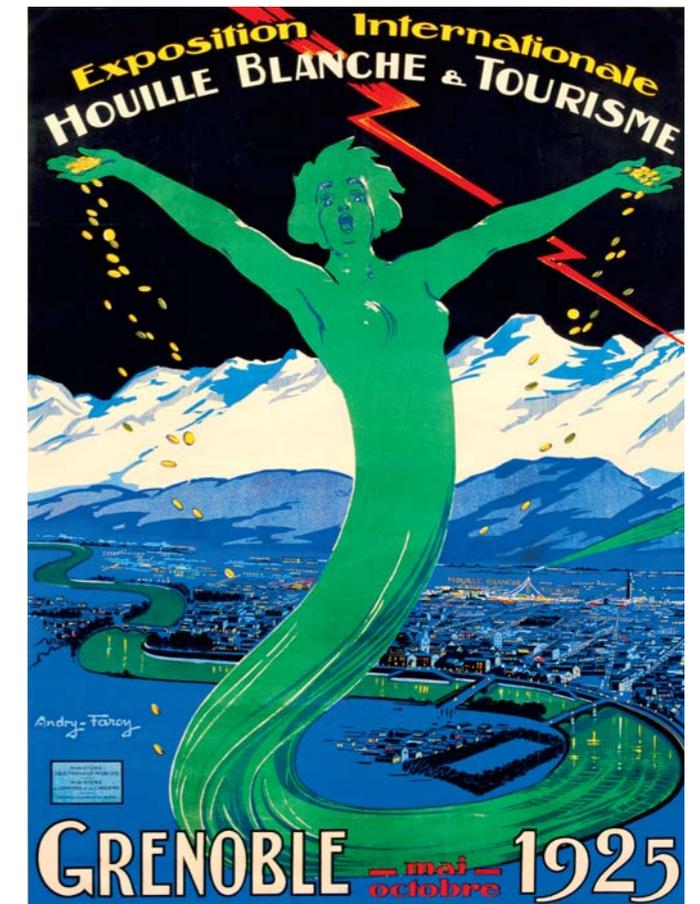


**À** Grenoble, la science, c'est déjà de l'histoire ancienne. Sans remonter jusqu'à Jacques de Vaucanson qui fabriqua dans la cité alpine d'étonnants automates au XVIII<sup>e</sup> siècle, on peut noter la création de la première école d'ingénieur de la ville dès 1901. L'Institut d'électrotechnique de l'université de Grenoble ouvrait ses portes, à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, pour former des ingénieurs et techniciens électriciens destinés à développer un secteur industriel local en pleine expansion à l'époque, celui de la papeterie.

L'électricité, et particulièrement l'hydroélectricité, produite grâce l'exploitation des nombreuses chutes d'eau faciles à réaliser en environnement montagnard, devient au propre comme au figuré la source d'énergie qui porte le développement économique, scientifique et social grenoblois à l'articulation des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Popularisé par Aristide Bergès, l'un de ces ingénieurs pionniers, l'expression « houille blanche » caractérisera d'ailleurs cette nouvelle manne énergétique jusqu'aux années 1930, avec l'organisation de l'exposition internationale de la houille blanche dans le parc Paul Mistral de Grenoble en 1925.

Les sciences vont connaître un développement exponentiel à Grenoble, surtout après la seconde guerre mondiale, avec l'arrivée de Louis Néel, physicien, professeur d'université ayant fui Strasbourg durant la guerre, venu trouver refuge en zone libre. En 1956, il contribue à la création du Centre d'études nucléaires de Grenoble (CENG, rebaptisé CEA Grenoble en 1995). C'est la première implantation hors région parisienne du Commissariat à l'énergie atomique créé onze ans plus tôt par le général de Gaulle.

La création du CENG sera déterminante pour la suite de l'aventure scientifique grenobloise. Implanté sur d'anciens terrains militaires, au confluent du Drac et de l'Isère, il inaugure l'installation sur la presqu'île des laboratoires de physique du CNRS, et de grands instruments de



▲ Affiche de l'exposition internationale de la houille blanche de Grenoble (1925). Consacré, entre autres, à l'hydro-électricité, cet événement a suscité la construction de nombreux bâtiments, dont la célèbre tour « Perret », toujours visible au cœur du parc Paul Mistral.

● Vue de Grenoble avec, au premier plan, l'anneau de l'ESRF (installation européenne de rayonnement synchrotron) sur la presqu'île scientifique. Au confluent de l'Isère et du Drac, ce quartier concentre une grande partie des centres de recherche de l'agglomération grenobloise.

● Affiche de Jean Briand réalisée pour les Jeux Olympiques d'hiver de 1968 à Grenoble.



Les Jeux Olympiques d'hiver de 1968 ont propulsé Grenoble au rang des grandes villes françaises. Sur cette photographie, le maire de l'époque, Hubert Dubedout, montre au général de Gaulle et à ses invités le développement de sa ville dans les quartiers sud, lieu d'implantation du Village olympique.

recherche de dimension européenne ou internationale, depuis l'institut Laue Langevin en 1967, un réacteur à haut flux de neutrons, jusqu'à l'ESRF Synchrotron inauguré en 1994.

Par les excellentes relations qu'il entretient avec l'université d'un côté et, d'un autre côté, avec de nombreux industriels isérois, dont Paul-Louis Merlin, fondateur de l'entreprise Merlin Gerin (aujourd'hui Schneider Electric), Louis Néel initie un nouveau mode de fonctionnement pour les chercheurs, à la fois plus ouvert sur l'enseignement et à l'écoute des besoins de l'industrie. Il porte une vision qui bouscule les catégories de recherche appliquée et de recherche fondamentale. En 1970, Louis Néel reçoit le prix Nobel de physique pour ses recherches sur le magnétisme, preuve s'il en faut qu'il y a du fondamental dans l'appliqué, et réciproquement.

Cette articulation entre université, recherche et industrie devient la marque de fabrique des scientifiques grenoblois et contribue fortement au développement socio-économique de la région. Mais nous n'en sommes pas encore là, et pour comprendre l'origine du Centre de culture scientifique technique et industrielle de Grenoble, il faut s'intéresser à ces années 1960, portées par une dynamique qui dépasse le strict champ scientifique et technique.

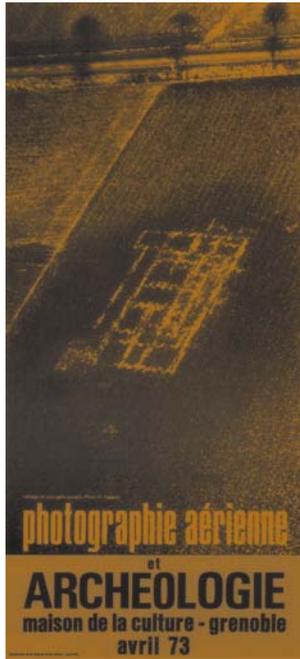
La même année, en 1968, la ville de Grenoble connaît deux événements majeurs qui vont contribuer à la transformer durablement tant sur le plan urbain que culturel : l'accueil des XX<sup>e</sup> Jeux Olympiques d'hiver et l'ouverture d'une Maison de la culture.

### 1968 à Grenoble

De l'année 1968 à Grenoble, ce n'est pas tant le mois de mai qui a marqué les mémoires que le mois de février, avec l'ouverture des XX<sup>e</sup> Jeux Olympiques d'hiver, scellant deux années de préparation pour les sportifs et de réalisation de travaux gigantesques dans la ville. « Avant les Jeux, Grenoble avait vingt ans de retard et après les Jeux, elle aura trente ans d'avance » déclara le ministre de la Jeunesse et des sports de l'époque. Modernisation et construction de routes, de bâtiments administratifs et d'un quartier résidentiel entier (le Village olympique) : plus de 90 % du budget des Jeux à Grenoble est consacré à des investissements dans des équipements non sportifs ! Cet effort, inédit à ce jour, bouleverse la géographie urbaine de la ville et la propulse du rang de ville de province à celui de métropole régionale.

Les Jeux de Grenoble portent également leur lot d'innovations techniques : on y réalise les premiers contrôles antidopage et tests de féminité, la retransmission en télévision couleur, ou encore l'affichage chronométrique en direct. Enfin, ils concrétisent de manière éclatante la formule de Pierre de Coubertin : « le sport, occasion d'art » par l'organisation d'un symposium international de sculptures dans la ville, un an auparavant, qui offre à des artistes tels que Calder ou Vasarely l'opportunité d'habiter de leurs œuvres équipements sportifs et espaces publics. Occasion d'art et de culture aussi avec la rénovation du Musée dauphinois et l'inauguration de la Maison de la culture par André Malraux. En plus des équipements sportifs et urbains, ces XX<sup>e</sup> Jeux olympiques marqueront durablement la vie culturelle grenobloise.

L'idée d'ouvrir une Maison de la culture naît dès 1966, avec la création d'une association de préfiguration « Pour une maison de la culture à Grenoble », présidée par Michel Philibert, professeur d'université. En phase avec l'esprit d'innovation et d'expérimentation sociales insufflé par le maire de l'époque, Hubert Dubedout, cette association s'intéresse autant aux questions budgétaires, d'organigramme, de recrutement, que de programmation culturelle. Elle est organisée par commissions thématiques, dont la plus importante est celle de l'animation.



Les années 1970 voient le début de l'archéologie aérienne. À bord d'avions volant à basse altitude, les chercheurs photographient les sols, révélant traces et vestiges. Cette innovation dans la recherche archéologique fait l'objet d'une première exposition en avril 1973, créée en collaboration par la Maison de la culture de Grenoble et le Centre de documentation et de préhistoire alpine (CDPA).

On trouve dans cette commission évidemment des militants de diverses disciplines artistiques : musique, arts plastiques, cinéma, littérature, mais aussi des personnes issues de domaines scientifiques. Germe alors l'idée de la vulgarisation scientifique comme l'une des possibles activités culturelles de la future Maison de la culture. Leurs promoteurs en sont convaincus : il faut arrêter de découper la culture en tranche ! La science fait partie de la culture, elle peut s'inscrire dans un processus d'action culturelle. « On ne peut pas plus se désintéresser de l'art contemporain qu'on ne peut rester à l'écart des recherches sur l'atome », dit-on à l'époque.

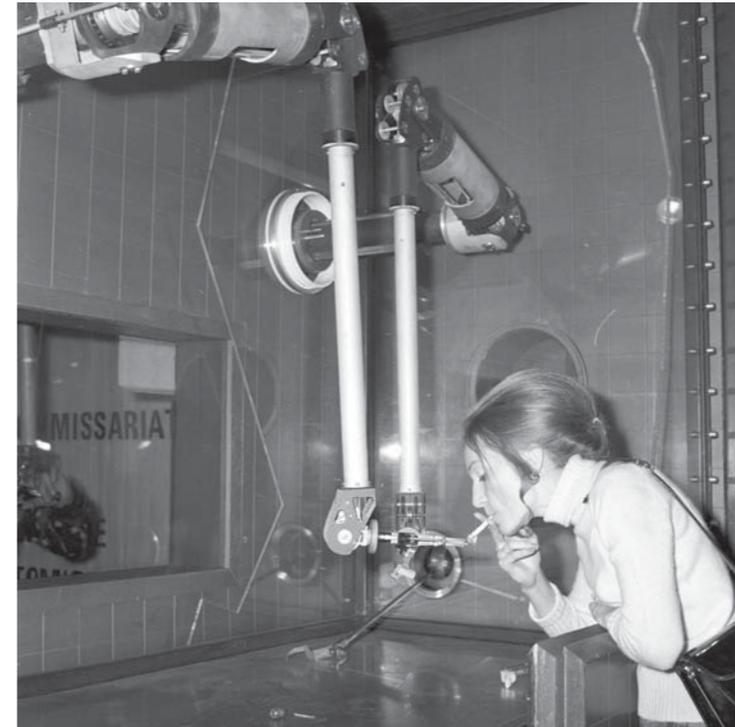
Il est intéressant de noter que ce mouvement impulsé par des scientifiques en direction de la population s'inscrit dans un contexte favorable pour la science. Les années 1960 et 1970 sont des années glorieuses pour la recherche publique en France ; nul problème pour financer les recherches ; nulle nécessité de justifier ni *a fortiori* de défendre les activités des chercheurs auprès de leurs concitoyens. Un groupe de travail se constitue alors dans l'objectif de créer une commission « sciences » à la Maison de la culture.

En 1967, Michel Hollard, jeune économiste, présente les résultats d'une enquête qui l'a conduit du Palais de la découverte à Firminy, en passant par des rencontres avec de nombreuses personnalités, à la Direction générale à la recherche scientifique et technique (DGRST) ou encore aux éditions Gallimard, où il s'entretient avec Raymond Queneau. Ce rapport intitulé *Les sciences et la Maison de la culture* révèle que le Palais de la découverte fonctionne à l'époque grâce à la mise à disposition d'enseignants de l'enseignement supérieur.

Directeur de la Maison de la culture depuis septembre 1966, Didier Béraud se saisit de ce rapport et en assure la promotion, en particulier auprès du doyen de la faculté des sciences, Étienne Bonnier. Celui-ci va conduire de nombreuses démarches auprès de Pierre Aigrain, alors directeur de la DGRST, pour obtenir des détachements d'enseignants auprès de la Maison de la culture.

Militant de la vulgarisation dans tous les domaines, Didier Béraud intègre la culture scientifique comme l'une des activités naturelles d'une Maison de la culture. Grâce à son action, deux enseignants de l'université vont être détachés, l'un par la faculté de sciences dès 1968, le géologue Pierre Bintz, et l'autre quelques années plus tard par la faculté des sciences sociales, Jacques Laemlé. Leur intégration dans l'équipe des animateurs sera assez remarquable : les animateurs scientifiques font partie comme les autres de l'équipe d'animation de la Maison de la culture.

Cette dynamique qui prend corps à Grenoble dans la fin des années 1960 autour de la science comme partie intégrante de la culture est d'autant plus remarquable qu'à l'époque, rares sont les modèles et institutions référents. En fait, excepté le Palais de la découverte, rien de nouveau n'a encore été créé, en France comme à l'étranger. D'après



L'une des premières expositions présentée à la Maison de la culture de Grenoble fut consacrée à l'énergie nucléaire, en 1970. Réalisée par le CEA (Centre d'études nucléaires de Grenoble), elle proposait déjà au public une certaine forme d'interactivité, comme par exemple l'utilisation d'un robot manipulateur pour allumer sa cigarette !

le physicien philosophe Jean-Marc Lévy-Leblond, le XX<sup>e</sup> siècle serait caractérisée par une phase « d'aliénation » des rapports entre science et culture, « où le mouvement culturel, qu'il soit artistique, littéraire, philosophique, marque à l'égard de la science une indifférence rancunière, ponctuée d'épisodiques et dérisoires gestes de réconciliation » (*L'esprit de sel*, 1981).

Alors, l'initiative grenobloise ne serait-elle qu'un geste « épisodique et dérisoire » de réconciliation ? À peu près dans le même calendrier, mais à plus de 9000 kilomètres de Grenoble, naît l'Exploratorium, dans la banlieue de San Francisco. Conçu par le physicien Frank Oppenheimer, ce projet s'inspire directement du modèle français de Palais de la découverte, c'est-à-dire qu'il mise sur la science « en train de se faire », sur l'observation des phénomènes et la réalisation d'expériences. Il pousse ces idées plus loin en offrant directement à chaque visiteur la possibilité et le plaisir d'interagir lui-même avec les dispositifs expérimentaux.

L'Exploratorium est le premier d'une longue série de centres de sciences qui vont ouvrir aux États-Unis et dans le monde entier. Bien qu'une place importante soit réservée aux arts (visuels essentiellement) et à l'esthétique des manipulations, Frank Oppenheimer et les nombreux responsables des centres de science qu'il va inspirer ne parleront jamais, ou presque, de culture scientifique. La mission qu'ils revendiquent est clairement une mission d'éducation, de diffusion des connaissances et de valorisation des carrières scientifiques.